

Texte informatif-explicatif

Barbara Cassin¹ : « Il faut résister à la globalisation des langues »

Chaque langue porte une vision singulière du monde, explique la philosophe française Barbara Cassin, qui définit la traduction comme un savoir-faire avec les différences.



30 mars 2022

Propos recueillis par **Agnès Bardon**

[Barbara Cassin : « Il faut résister à la globalisation des langues » | Le Courrier de l'UNESCO](#)

Une question de définition pour commencer : qu'est-ce que traduire ?

Traduire signifie conduire à travers, faire passer d'une langue à l'autre. L'exposition que j'ai faite en 2016 au Mucem (Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée) de Marseille, intitulée « Après Babel, traduire », s'ouvrait par les différentes manières de dire « traduire ». Traduire vient du latin, *traducere*, non du grec ancien qui ne connaissait pas d'équivalent et avait recours à un autre mot : *hermèneuein*, qui signifie « interpréter ». En arabe, le mot traduire veut également dire interpréter. En chinois, des textes anciens désignent la traduction comme l'action de retourner une soie brodée : le dessous n'est pas comme le dessus, et pourtant c'est la même chose. Cette métaphore est magnifique. Traduire, c'est faire passer une chose dans une autre, les deux étant si proches que, comme le dit l'écrivain argentin Jorge Luis Borges, c'est l'original qui essaie de ressembler à la traduction.

Chaque langue a sa force et sa consistance, ce qu'on appelle parfois son génie. Il faut imaginer qu'il se passe dans ce processus autre chose qu'un simple changement de vêtements, contrairement à ce que décrit Platon dans le *Cratyle*. C'est un changement de personnalité qui s'opère. Donc traduire, c'est faire passer l'étranger dans du propre et modifier les deux. C'est, pour reprendre une très belle expression du troubadour occitan du XII^e siècle Jaufré Rudel, « l'auberge du lointain ».

¹ Philologue, helléniste et philosophe, membre de l'Académie française et initiatrice du Réseau international des femmes philosophes parrainé par l'UNESCO, Barbara Cassin a publié de nombreux ouvrages parmi lesquels *Éloge de la traduction*, paru en 2016. Elle a dirigé le *Dictionnaire des intraduisibles*, paru en 2004.

Peut-on penser en plusieurs langues ?

Quand on pense dans une langue, on pense forcément en plusieurs langues, c'est-à-dire en comparaison avec d'autres langues. Dans la Grèce antique, la traduction n'était pas une question parce qu'on considérait qu'il n'existait qu'une langue ; le *logos* était tout à la fois la raison, le langage (*ratio et oratio*, traduisent les Latins) et la langue – la langue grecque. Pour les Grecs, le *logos* est universel, il définit l'homme. Mais alors ceux qui ne parlent pas grec sont des « barbares », une onomatopée comme *blablabla*, pour désigner celui qu'on ne comprend pas, qui ne parle pas comme moi, et qui n'est peut-être pas un homme comme moi...

Pour penser dans ma langue, j'ai besoin de penser aussi en d'autres langues. Quand je dis « bonjour » en français, je ne dis pas *salam* ou *shalom*. À la différence de l'arabe et de l'hébreu, je ne vous souhaite pas la paix mais juste une bonne journée. Je ne vous souhaite pas non plus, comme les Grecs anciens, *khaïre*, de vous réjouir, de jouir. Je ne vous souhaite pas comme les Latins, *salve*, de bien vous porter. J'ouvre simplement la journée. Chaque langue engage ainsi comme une vision du monde.

Chaque langue est un processus, une énergie, non une œuvre close

Mais il faut ajouter aussitôt que chaque langue est par définition métisse : il n'y a pas de pureté raciale de langue. Les mots, comme les pensées, sont en évolution, ils sont importés, exportés, digérés : chaque langue est un processus, une énergie, non une œuvre close. Les langues ne cessent d'interagir.

Vous avez dirigé en 2004 un Dictionnaire des intraduisibles. Qu'entendez-vous exactement par intraduisible ?

Mon intérêt pour l'intraduisible m'est venu de la pratique de la traduction des penseurs présocratiques. Comme la syntaxe et la sémantique du grec ne sont pas celles du français, il existe toujours plusieurs traductions possibles. Le *Dictionnaire des intraduisibles* témoigne de ce que, même en philosophie, nous parlons et nous pensons en mots, c'est-à-dire en langues, et qu'il n'existe pas d'universel de surplomb. Quand je dis *mind* en anglais, je ne dis pas tout à fait *Geist* en allemand et je ne dis pas tout à fait *esprit*. Selon que l'on traduit l'œuvre de Hegel intitulée en français *Phénoménologie de l'esprit* par *Phenomenology of the Mind* ou par *Phenomenology of the Spirit*, il y va de deux livres complètement différents.

L'intraduisible n'est pas l'équivoque. Certes, dans le *Dictionnaire des intraduisibles*, beaucoup de termes sont des équivoques dans une langue par rapport à une autre. Par exemple le mot *pravda* en russe ne veut pas dire seulement « vérité », il signifie d'abord « justice ». Il existe un autre mot pour dire la vérité comme exactitude : *istina*. Donc en russe, notre mot « vérité » est équivoque. Si vous partez du français, c'est le mot *pravda* qui est équivoque. C'est toujours par rapport à un point de vue. L'homonymie est l'une des difficultés les plus riches de sens quand on traduit.

Ce qui m'intéresse, c'est la discordance entre les langues, leur non-superposabilité, sémantique mais aussi syntaxique, grammaticale. L'intraduisible, ce n'est pas ce qu'on ne traduit pas – on peut tout traduire – mais ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire. La traduction est un mouvement. Le philosophe Wilhelm von Humboldt disait qu'il n'avait jamais rencontré le langage mais seulement des langues – un « panthéon », pas une église...

Traduire, c'est aussi choisir. On traduit certains textes plutôt que d'autres et dans certaines langues plutôt que d'autres. La traduction est-elle donc aussi un reflet des rapports de domination ?

La langue est un enjeu politique par excellence. Ça a toujours été le cas. La manière dont les Grecs pensaient le *logos* était évidemment aussi politique, et le *Dictionnaire des intraduisibles* est pensé quant à lui comme une machine de guerre contre deux dangers menaçants pour l'Europe. Le premier est un « nationalisme » linguistique qui établit une hiérarchie entre les langues avec au sommet le grec et l'allemand comme langues « authentiques ». Le second danger est le *globish*, le *global english*, qui est supposé être la langue de tous. Mais parler ne se résume pas à communiquer. Le *globish* est la plus pauvre des langues, celle des expertises et des dossiers. Les langues de culture, y compris l'anglais, qui sont constituées par des auteurs et des œuvres, écrites ou orales, se retrouvent en position de dialectes, à parler chez soi.

Avec le *globish*, les langues de culture, y compris l'anglais, se retrouvent en position de dialectes. Il faut résister à cette globalisation nivelante des langues. Quand j'étais au Centre national de la recherche scientifique, je refusais que les chercheurs sous ma responsabilité écrivent directement en anglais. Je leur demandais d'écrire en français et de faire traduire leurs travaux dans un bon anglais.

La diversité des langues constitue indiscutablement une richesse, mais comment parvenir à tisser du commun à partir de cette diversité ?

Pour y parvenir, il faut réfléchir aux différences. Se donner les moyens de comprendre qu'on ne comprend pas. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons fondé une association qui s'appelle Maisons de la sagesse – Traduire. Elle a notamment pour vocation d'établir des glossaires de l'administration française afin d'aider ceux qui arrivent sur le sol français et ceux qui les accueillent. Rien n'est moins simple que de donner son nom, son prénom et sa date de naissance. Quand, par exemple, un Malien porte un nom de guerrier ou de chasseur, sa femme ne peut pas porter son nom, ce qui pose toute une série de problèmes avec l'administration. Et comment donner une date de naissance quand on vient d'un pays qui n'a pas le même calendrier ? Les questions auxquelles sont confrontés les nouveaux arrivants sont grosses de siècles d'administration française. Nous tentons d'explicitier cela dans ces glossaires où l'on fait des piqûres de culture réciproque. Si la traduction importe tant, c'est qu'elle est un savoir-faire avec les différences.

Texte narratif

Alexandre Guarneri : « Cette pizza est le symbole de mon enfance heureuse, envers et contre tout... »



Fondateur de Homecore, marque de streetwear pour homme, Alexandre Guarneri a eu une enfance chamboulée. La pizza sfincione a été le plat réconfortant de ses jeunes années passées en Sicile, auprès de sa grand-mère.

Par Camille Labro

Publié le 10 avril 2020 / tiré de www.lemonde.fr

« Enfant, j'ai vécu quelques années en Sicile, et cela m'a marqué à jamais. Mon histoire familiale est compliquée. Je suis né à Grenoble, d'une mère soixante-huitarde très militante et d'un père italien un peu rustre. Mes parents se sont séparés quand j'étais tout petit, et mes trois frères et moi avons d'abord été confiés à une nourrice. Le juge avait dû estimer que ni mon père, ni ma mère n'étaient aptes à nous élever correctement. Nous n'étions avec eux que pour les vacances. Mais un été, au lieu de nous conduire au camping comme prévu, mon père nous a emmenés, sans rien dire à personne, jusqu'à Canicatti, la ville sicilienne où il est né. Il nous a installés chez sa mère, Francesca, dite Cicina, avant de repartir en France.

Pendant des années, ma mère nous a cherchés, en vain. J'avais 3 ou 4 ans, je ne me rendais pas compte. Pour nous, c'était la belle vie en Sicile : on passait notre temps à manger, à jouer, à courir dans les ruelles. Je partais à l'école avec un petit panier rempli de victuailles pour le midi.

Ma grand-mère était tout le temps aux fourneaux, elle préparait des pasta al forno, des polpette al sugo, des parmigiana di melanzana, et surtout, des pizzas. Ou plus précisément, des sfincione, une spécialité sicilienne à mi-chemin entre la pizza et la focaccia. Sa pâte est épaisse et moelleuse, couverte d'une sauce aux oignons et tomates, anchois, chapelure, origan, et éventuellement de fromage local, caciocavallo ou pecorino. Cicina laissait gonfler la pâte sous une grosse couverture de l'armée. Une fois, je me suis assis dessus par accident, ça a fait un drame ! Nous attendions la pizza comme des loups, prêts à la dévorer brûlante. Cette pizza, c'était le comble du bonheur.

Lorsque j'ai eu 6 ans, nous sommes partis rejoindre mon père en région parisienne. Il était ouvrier du bâtiment et travaillait sur un chantier à Créteil, comme ascensoriste. On vivait dans une caravane, avec notre grand-mère, qui continuait à nous faire des pizzas. Mon père était surtout chez ses copines. On faisait des châteaux en cailloux, des bateaux en polystyrène...

On a ensuite vécu à Pantin, à Issy-les-Moulineaux, en pension, puis à Bobigny, sur un terrain dans une zone industrielle. Là, il n'y avait plus de pizzas, notre grand-mère était rentrée en

Sicile. Ce fut la période la plus dure. J'étais en CM1, j'ai découvert l'agressivité, les rapports de force. C'est aussi le moment où notre mère nous a retrouvés avec l'aide d'un ami commissaire. Les retrouvailles ont été houleuses, mais nous avons peu à peu renoué avec elle.

Avec l'arrivée de la culture hip-hop en France, un monde s'est ouvert à moi. J'ai commencé à dessiner des graffitis sur des tee-shirts, et j'ai créé ma marque de vêtements en 1992, inspiré par mon enfance, la vie dans les cités, et toutes mes questions existentielles. Tous les étés, je retourne en Sicile, où je loue une maison au bord de la mer. J'ai rarement le temps de faire des pizzas à Paris, mais dès que je suis là-bas, je me rattrape. Une fois par semaine, je prépare pour mes filles une sfincione – symbole de mon enfance heureuse, envers et contre tout. »